

PRÉFACE

*Je crois avoir le droit de le dire:
mon œuvre est vouée au salut de l'âme.*
(« Présence d'âme », *Parier pour l'homme*,
Le Seuil, 1973, édition posthume).

Chez les libraires de Cognac, difficile en cette rentrée littéraire 1956 de trouver *Elsinfor*, le dernier Pierre-Henri Simon. On prétend que les grandes maisons d'eau-de-vie de la place en ont raflé tous les exemplaires. Qu'a donc écrit l'enfant du pays dans ce roman au titre énigmatique pour déclencher cette poussée d'urticaire chez les maîtres du cognac ? Avec un demi-siècle de recul, le lecteur d'*Elsinfor* sourira de cette tentative naïve de censure. Auprès du tollé national que va provoquer moins d'un an plus tard la parution de *Contre la torture* (Le Seuil, 1957) dans le climat passionnel de la guerre d'Algérie, les réactions outrées d'une frange de la bourgeoisie charentaise à la sortie du sixième roman de Pierre-Henri Simon ressemblent fort à une tempête dans un ballon de cognac ! Car à côté des débats brûlants des années 1950 auxquels il participe avec témérité - le colonialisme, le débat Sartre-Camus sur justice et révolution, le communisme, les institutions de la Quatrième République - que pèse l'écho assourdi des aigreurs des familles Hennessy, Martell, Rouyer de Saintes ou Favraud de Jarnac fâchées d'être citées et indirectement prises pour cible ? Pas grand-chose, mais cette réaction d'épiderme montre que le romancier a visé juste et que la pique n'est pas celle d'une plume anonyme.

Roman et idées

Qui est Pierre-Henri Simon en 1956 ? Pas encore l'influent feuilletoniste du *Monde* qu'il deviendra cinq ans plus tard, ni l'académicien français élu quai Conti en 1966. Mais à cinquante-trois ans, le titulaire de la chaire de littérature française de l'université de Fribourg (en Suisse) est déjà un essayiste reconnu, qui, dans la lignée du personnalisme chrétien d'Emmanuel Mounier, proclame dès les années 1930 la nécessité de ne jamais oublier la dimension morale de la politique. Et qui, parmi les prisonniers lors de sa longue captivité en Allemagne puis devant la Nation à partir de 1945, réfléchit tout haut aux défis que pose le redressement de la France dans la justice, c'est à dire dans l'infini respect de la personne humaine.

Ce Simon, intellectuel « national », se double d'un romancier qui, dans le terreau de sa région natale - la Saintonge - et de sa classe sociale - la bourgeoisie terrienne -, a puisé la matière de plusieurs fictions : *Les Valentin* (La Vraie France, 1931), *L'Affût* (Le Seuil, 1946), *Les Raisins verts* (Club des éditeurs, 1956). Il y traite du conflit des générations, des infirmités du bonheur, des exigences de l'amour. À vrai dire, l'essayiste ne se laisse jamais tout à fait oublier, conduisant Simon à assumer non pas une étiquette de « romancier à thèse » - il n'en a jamais la lourdeur et l'artifice - mais de « romancier d'idées », ce qui le définit bien. C'est cet homme en pleine possession de ses moyens - moraliste pénétrant, observateur politique, connaisseur de l'âme bourgeoise, provincial enraciné - qui publie *Elsinfor*.

D'ici et d'ailleurs

En replongeant dans ce roman-barricade, on se rend compte que sommeille ici une des meilleures évocations du monde du cognac, ancrée dans le sol natal et débordant en direction du vaste monde. En labourant le canton étroit de Marsac - qui concentre les « ac » de grande et de petite Champagne, des bons Bois et des fins Bois - le romancier met en scène une bourgeoisie qu'il connaît bien, mais découvre l'horizon d'une critique sociale plus large. De ses origines charentaises, Simon extrait le suc et la sève mais il n'enferme pas son lecteur dans le provincialisme. Typique de cet esprit né quelque part et ouvert à l'universel, *Elsinfor* est d'ici et d'ailleurs. Le titre du roman en témoigne. Ici, c'est le Saint-Fort natal, berceau nourricier d'une famille bourgeoise dont Simon sera toute sa vie le rejeton critique, mais fidèle. Ailleurs, c'est le brouillard scandinave d'Helsingfors qui recouvre les rivages lointains d'où débarquèrent les premiers négociants d'eau-de-vie.

Comme le vin de Bordeaux ou la porcelaine de Limoges qu'évoque l'ainé charentais de Simon, Jacques Chardonne, le cognac et ses artisans ne seraient pas ce qu'ils sont sans la remontée d'un sang barbare sur le fleuve paisible, sans le mélange des hommes, des idées, de l'histoire. Et ce métissage ne cesse pas : en ouvrant sur les noces de Jaënk et de Sarah, Simon installe son roman dans la tension du choc des cultures ; d'un côté l'opulence terrienne, le goût du solide, des sensations, des lieux ; de l'autre, l'idéalisme cosmopolite de la jeune femme, sa fragilité, son attrait pour les persécutés, la conscience aiguë des changements du monde.

Annoncé par l'irruption de la jeune juive chassée de Hambourg, le vent de l'Histoire s'apprête à balayer ce pays presque hors du temps, mais ce dernier ne le sait pas, obnubilé par le cognac qui dort dans ses chais. Dans les replis

du texte, l'eau-de-vie distille son esprit - le lourd et le subtil - et ses vapeurs entêtantes imprègnent un paysage « à la lumière féconde ». Initié des miracles de l'alambic, Simon enseigne à son lecteur le « corps » du cognac, celui dont on a « coupé la tête et la queue ». Sous sa plume, Jaënk, maître des lieux, est un « alchimiste », capable « d'achever par le feu l'acte purifiant du soleil pour tirer la quintessence de la terre ». Avec le cognac, nous ne sommes pas dans le symbole. Fruit de la patience et de savants mélanges, il est un miraculeux concentré de civilisation où l'homme réussit la synthèse des éléments et lui donne la profondeur des générations. « Vous avez mis le temps en barriques », lance Sarah à son mari. On ne saurait mieux dire.

Forteresse assiégée

Il y aurait dans cette apologie du liquide doré de quoi écrire « l'histoire d'un bonheur » - celui de Marsac ou de Barbezieux - mais *Elsinfor* est au contraire un roman de l'inquiétude. « Les civilisations savent qu'elles sont mortelles » : la phrase de Valéry court en filigrane dans ces pages où Simon, un quart de siècle après *Les Valentin*, enrichit le thème de la décadence de la bourgeoisie, en passant son pays charentais au révélateur de la montée des périls.

Le plus évident pour cette race de distillateurs, c'est l'incendie. Dans la fausse quiétude des chais, le danger rôde. La hantise des Elsinfor est cette allumette qui ferait une « omelette au rhum » de ces trésors liquides. Mais cette fois, il ne suffit plus de monter la garde. Paradis jusqu'ici préservé dans « l'oasis » de leurs coteaux, les trente hectares de bâtiments au cœur de la ville et *Pigeon-Vole* - la champêtre maison de maître - apparaissent soudain pour ce qu'ils sont : une forteresse assiégée. Avec eux, c'est une civilisation qui tangué, grignotée par la montée de forces nouvelles et par ses propres erreurs.

Alerte ! Comme le cognac qui vieillit dans l'ombre, ce monde peut-il se transformer ? Développer de nouveaux arômes ? Ou est-il exténué au point de n'être plus bon à boire mais à brûler ? Les réponses catégoriques ne sont pas le fort de Simon mais le romancier ne berce pas son lecteur d'illusions. « Caste étroite et puissante », soutenue par le sabre, le goupillon et le Comité des forges, la « Maison » porte beau mais la charpente est vermoulue. Comme l'empire colonial français que l'officier de réserve Simon a vu vaciller à Dien Bien Phu et auquel le drame algérien donnera le coup de grâce, la bourgeoisie provinciale et paternaliste jette ses derniers feux.

Les frelons

En écho à la décadence aristocratique décrite par Chateaubriand – « l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités » -, Simon décrit le processus quasi-biologique qui mène les bourgeois du temps des bâtisseurs à celui des « mainteneurs » puis à celui des « frelons ». Mous, jouisseurs, égoïstes, prétentieux, le trio des « trois H » - Harry, Hubert et Hervé - excite la cruauté et l'humour potache de l'écrivain. Avec de tels héritiers, la dynastie est dans de sales draps. Ils ne sont pas encore aux commandes, mais ces « ratisseurs de billets » ont entamé la dilapidation du capital qu'accumulèrent les pionniers à l'heure où l'Histoire exige des entrepreneurs qu'ils resserrent la garde en se montrant dignes de leurs valeurs. Menacée du dehors par la montée du nazisme et du dedans par l'essor du syndicalisme et la victoire du Front populaire, la classe dominante est un fagot sec près d'une boîte d'allumettes. Le feu sacré qui lui manque brûle ailleurs. Il illumine les yeux sombres du syndicaliste Robineau, personnage-pivot du roman mais figure ambiguë. Augustin est-il le chef de la cinquième colonne ou le seul héritier possible ? Ennemi de classe ou capable de sauver l'esprit Elsinfor dans les temps nouveaux ? Respecté de ses troupes, le chef du personnel est aussi un solitaire complexé, un socialiste embourgeoisé par son mariage « à une petite dinde de campagne ». Pourtant, il est de « la race des seigneurs » et l'énergie qui l'anime est neuve. Lui seul sait prendre les risques - y compris sous l'Occupation - que les Elsinfor ne sont plus capables d'assumer pour sauver les meubles, et surtout l'honneur.

Trahison des clercs

La nouvelle guerre qui couve sous la cendre à peine refroidie de 14-18 impose des révisions déchirantes. L'entrée de Sarah - flanquée de sa révolutionnaire et incommode amie Marthe - dans le monde ouaté de *Pigeon-Vole* amplifie l'écho de la lutte des classes qu'amortissaient les habitudes tempérées du capitalisme familial ; elle y apporte l'écho des persécutions anti-juives qui - de la Nuit de cristal allemande aux étoiles jaunes de Vichy - jalonnent une décennie maudite, et sa présence force la tribu de Marsac à sortir du bois.

Témoin des déchirements de sa classe sociale dans l'entre-deux-guerres, Simon met à jour les inclinations profondes de certains de ses membres : le goût de l'ordre jusqu'à l'autoritarisme, la peur des rouges, un antisémitisme latent et naturel. Autant de penchants qui préparent le désarmement moral du pays et la défaite de 1940. Tentées par la politique de l'autruche face à l'orage qui monte - attitude à vrai dire répandue dans toute la société -, les élites provinciales sont victimes de la trahison des clercs, incarnée par Sylvain Mirambeau.

Le soin que Simon met à broser le portrait de ce brillant écrivain mérite qu'on s'y arrête. Faut-il dénicher un sosie de Jacques Chardonne dans ce bourgeois cultivé et égotiste dont les propos raffinés relèvent les conversations dans les salons de Marsac ? C'est possible : son scepticisme foncier qui n'épargne pas la vie de couple et l'amour (« un jeu de dupes qui se joue à deux avec cette règle singulière qu'il y a en général deux perdants »), l'élégance de son

style, son goût pour les bonheurs fugaces font en effet penser au mémorialiste de *Claire*. Mais il est plus probable que Simon ait concentré en Mirambeau tout un courant intellectuel et littéraire, plutôt situé à droite, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne s'y reconnaît pas.

Désabusé, désengagé, gangrené par le doute, réfugié dans un classicisme narquois et un monde de maximes où La Rochefoucauld est revisité par Anatole France, franchement antisémite (quand il évoque « le virus juif qui a fait tant de mal à l'Allemagne »), Mirambeau est même l'anti-Simon par excellence, archétype d'une intelligentsia dont la petite musique complaisante sur les charmes de la décadence et de la résignation emmène un peuple déboussolé sur les sentiers du pétainisme en justifiant la soumission de la France à l'ordre allemand. Les dialogues à fleurets mouchetés entre ce maître du paradoxe et Sarah, que tant d'intelligence dévoyée fascine et exaspère, sont parmi les meilleurs passages d'*Elsinfor*.

Les pharisiens

Traître à son pays et traître à elle-même, la bourgeoisie d'argent ? Il n'est pas dans les habitudes de Simon de crier haro sur le baudet. C'est une chance pour Marsac si, pendant la guerre, le cognac est un produit prisé des armées du Reich, mais, note le romancier, « en dehors des profitables relations commerciales, les grandes maisons restaient sur la réserve ». Ce pragmatisme, qui ne franchit pas les bornes de la franche collaboration, serait-il la meilleure façon de d'agir et de préparer l'avenir ? On devine la réponse de Simon que le pharisaïsme des élites, surtout si elles se réclament du christianisme, ne trouve pas plus indulgent que du temps - du Front populaire justement - où il pourfendait la collusion des *Catholiques, (de) la politique et (de) l'argent* (Aubier, 1936).

Dans *Elsinfor*, la dénonciation du goût de lucre et de la bonne conscience est d'une grande sévérité. Surtout quand s'y mêle l'inculture crasse de tant de spécimens de la tribu et un esprit religieux affadi. Chez une Bérangère, imbue de sa supériorité de classe et prompt à prêcher la résignation au petit personnel des chais, la religion, dégradée en outil de domination sociale, tourne à la pure comédie sociale. Bien sûr, le christianisme sociologique de Marsac n'est pas à condamner d'un bloc : il permet à Patrick, attendrissant séminariste égaré chez les loups, de faire éclore sa vocation ; et il abrite en son sein quelques âmes fortes comme Claire Sardou, capable de mettre ses actes en accord avec sa foi, jusqu'au sacrifice.

Bien sûr, les fondations sont toujours là : sagesse, prudence, économie, sens des convenances, respect de l'outil de travail. Hélas, les mainteneurs ont les tempes grises et ceux qui arrivent n'ont plus la moelle. Comme souvent dans les romans de Pierre-Henri Simon – par exemple *Portrait d'un officier* (Le Seuil, 1958) -, l'espoir s'incarne dans la résistance têtue de quelques personnages conscients de leur faiblesse face aux courants de l'histoire, bien décidés pourtant à agir dans le cadre étroit, mais réel, de leur « circonscription ». C'est le cas de l'athée Augustin, de Sarah obstinée dans sa tentative de jeter des passerelles entre deux mondes, de Jaënk, chef loyal et qui croit toujours au rôle social du patronat.

Mais que peuvent-ils quand la pourriture morale gagne le corps social ? S'il ne s'agissait que de murs, la forteresse serait peut-être sauvable, mais que faire si l'esprit a déserté ses défenseurs ? Il leur reste l'action noble sans espoir de récompense, mais aussi l'espérance, cardinale vertu du chrétien, qui, telle la « part des anges », échappe silencieusement aux réalités de la barrique et colore le ciel de femmes et d'hommes écartelés par les durs enjeux de leur temps.

Fin du purgatoire

Ces personnages d'*Elsinfor*, on est parfois tenté de penser qu'il leur manque un zeste de liberté, de fantaisie, comme si l'auteur les avait chargés d'incarner des archétypes sociaux dont l'affrontement crée la dynamique romanesque. Sans doute. Mais le dialogue vivant des idées ainsi rendu possible fait la charpente d'un roman jamais pesant, éclairé par l'humour et traversé par les bonheurs d'écriture que dispense à chaque page le conteur du *Roi des Brises* (Les Éditions claires, 1946) et le poète des *Regrets et les jours* (Le Seuil, 1956).

Voilà qui justifie amplement une réédition pour les lecteurs d'aujourd'hui. Comme le cognac dans la profondeur du chai, la personnalité d'un homme civilisé au meilleur sens du mot leste ce texte dont le séjour au purgatoire littéraire est loin d'avoir changé l'alcool en tisane. Au contraire, il fait ressortir davantage les arômes d'un roman de vieille réserve que cinquante ans de barrique nous rendent dans son éclat fauve.

Christophe Lucet